



ISSN 2258-4307

ISSN en ligne 2260-4278

Espaces, formes et enjeux identitaires dans *Les petits-fils nègres de Vercingétorix* de A. Mabanckou

Katrien Snoeck

Ecole Normale Supérieure, Libreville, Gabon
ga_snoeck@hotmail.com

Reçu le 25-06-2016/ Évalué le 10-08-2016/ Accepté le 20-10-2016

Résumé

Dans l'œuvre romanesque de A. Mabanckou, le roman *Les petits-fils nègres de Vercingétorix* occupe une place particulière. Avec sobriété, l'auteur guide la plume de son héroïne, Hortense Iloki, pour peindre la violence aveugle à laquelle les hommes de son pays, le Viétongo, en proie à leurs démons identitaires, se livrent sans retenue. Tandis que la guerre civile fait rage, les femmes résistent à la haine tribale, s'organisent même pour témoigner de l'horreur dont elles sont les premières victimes. Viétongo ou Congo ? Ce qui se veut fictionnel rejoint la brutale réalité de la guerre civile de 1997 au Congo Brazzaville. En dénonçant l'instrumentalisation de questions identitaires par des hommes politiques africains à des fins personnelles, ce roman inscrit son auteur parmi les grands romanciers engagés de la sous-région.

Mots-clés : régionalisme, tribalisme, guerre civile, Congo, genre

Places, issues and structures of identity in *Les petits-fils nègres de Vercingétorix* by A. Mabanckou

Abstract

Among the novels of A. Mabanckou, *Vercingetorix' negro grandsons* occupies a very special place. Alloting her a sober style, the author lets his heroin, Hortense Iloki, paint the indiscriminate violence her countrymen of Vietongo indulge in without restraint, possessed as they are by demons keeping them from a feeling of real belonging. While civil war rages, the women are resisting tribal hate, and even try to find some way to get organized because they want to bear witness to the horror they are the prime victims of. Vietongo or Congo ? This tale that at first sight seems to be fictional, cannot but remind us of the brutal reality of the Congo- Brazzaville civil war of 1997. This major work of literature denounces the way African politicians manipulate identity issues for personal reasons. By doing so this novel puts its author among the major committed novelists of Central-Africa.

Keywords : regionalism, tribalism, civil war, Congo, literary genre

Introduction

« Qui suis-je ? C'est en ces termes qu'Alain Mabanckou introduit sa leçon inaugurale à la Chaire de création artistique 2015-2016 au Collège de France le 17 mars 2016 La question du « moi », la place de l'être social africain qui se meut dans un monde en perpétuel changement, parcourent en effet l'œuvre romanesque de l'auteur comme un leitmotiv. De *Massala Massala*¹, qui découvre, ébahi, bien loin de ses représentations, la condition plus qu'incertaine du Noir en France, à *Petit Piment*², perdu par le changement de régime politique, et qui se lance à corps perdu dans une errance à travers Pointe Noire jusqu'à la déraison, le lecteur est envoûté par l'écriture savoureuse, cocasse de l'auteur même quand l'univers décrit est chaotique. Le roman *Les petits-fils nègres de Vercingétorix*³ se distingue des autres : la tonalité y est grave et la thématique sombre ; peut-on en effet traiter avec humour et dérision de l'identité quand celle-ci signifie repli sur soi, refus de l'autre et surtout quand les politiques s'en mêlent ?

1. L'intrigue

L'héroïne Hortense Iloki choisit l'écriture pour témoigner de la terrible guerre civile qui sévit dans son pays le Viétoongo. Nordistes et Sudistes s'affrontent car l'ancien président déchu, le général Edou, Nordiste, vient de renverser le président Kabouya, Sudiste, régulièrement élu cinq ans plus tôt à la tête de ce petit pays d'Afrique centrale. Au cœur de cette guerre civile se retrouvent deux couples mixtes : Hortense, la Nordiste, a épousé Kimbembe, le Sudiste et Christiane, la Sudiste, s'est mariée avec Gaston, le Nordiste. Les conséquences du conflit sont tragiques pour ces deux couples amis. Les milices sudistes, *Les Petits-fils nègres de Vercingétorix*, enlèvent nuitamment le Nordiste Gaston et le font disparaître dans la brousse. Christiane est frappée et violée. Quant à Hortense et sa fille Maribé, elles décident de fuir leur domicile de Batalébé, au Sud, pour rejoindre le Nord. C'est durant leur halte au village de Louboulou qu'Hortense rassemble les feuillets de son témoignage.

2. De l'identité nationale

La question identitaire se trouve donc au centre de l'intrigue car elle détruit, outre la paix civile, le couple Hortense/Kimbembe et son double Christiane/Gaston. Dès lors, plusieurs questions se posent au lecteur. Comment en est-on arrivé là ? La partition du pays renvoie à la problématique de l'unité nationale. Sur quoi repose celle-ci au Viétoongo, si elle existe ? Le pays ne porte-t-il pas en germe le cancer du régionalisme, qui, encouragé par les événements politiques, va éclater dans toute sa violence ?

Que partagent les Vié tongolais, Nordistes comme Sudistes, dans leur vision du monde, de l'Etat, ou encore de leurs coutumes et de leur rapport à l'autre ? L'énonciatrice est peu prolixe à ce sujet : il y a, certes, des rites mortuaires qui rassemblent tous les Vié tongolais, comme les feuilles de palmier servant à signaler la mort. Il est aussi communément acquis que l'époux ne peut en aucun cas assister à l'accouchement de sa femme. Kimbembe, qui ose transgresser ce tabou est traité par ses amis, collègues enseignants « de cinglé de la dernière espèce, de sadique et de dévié sexuel, car, comment [peut] - on se permettre de voir un enfant sortir du sexe de son épouse et oser plus tard la toucher ?⁴ » Les Vié tongolais partagent aussi une certaine xénophobie qui ne les honore pas. La voix narrative épingle les gens de la capitale, « les Mapapouvillois », qui accusent les habitants de l'autre rive de prendre le travail des Vié tongolais. Il y a aussi les vendeuses béninoises de bouillie soupçonnées d'empoisonner leurs clients avec leurs pratiques vaudoues.

La relation au Blanc est plus complexe : s'il est vrai qu'aucune temporalité précise ne permet de situer avec exactitude les événements relatés, le lecteur peut par recoupements les placer plus ou moins trente cinq ans après les Indépendances⁵. L'image du Blanc, et plus spécialement du Français, reste donc prégnante pour tout Vié tongolais, mais elle varie plus selon l'éducation et le milieu social que selon le clivage régionaliste. Les gens pas ou peu instruits restent dans une réserve méfiante, voire méprisante, vis-à-vis du Blanc : Le père d'Hortense, avec ses deux années d'école primaire, s'est bien gardé « [d'aller] à l'église des *Blancs-là*.⁶ » En revanche, les intellectuels, - il s'agit ici d'enseignants et de fonctionnaires - reconnaissent la compétence des Blancs dans des domaines précis : « Les Français, d'après Christiane qui a longtemps travaillé à la poste, sont par exemple efficaces dans la recherche d'un domicile⁷ ». Les intellectuels en question se distinguent surtout par leur admiration béate de la culture et de la littérature françaises. La narratrice critique avec humour « le directeur [de son collègue] et le Chef Bayo qui, [le jour de son mariage], se retirent dans un coin pour mieux apprécier le vin français et parler de la France en toute tranquillité⁸ » sans avoir jamais visité ce pays ! Kimbembe et Gaston sont animés d'une même passion pour la littérature française. L'un garde dans une malle en fer, comme le trésor le plus précieux, les œuvres des plus grands : Hugo, Balzac, Camus. L'autre s'est essayé sans grand succès au métier d'écrivain.

Enfin, la classe politique a fait du Blanc le plus parfait des boucs émissaires de tous les maux dont souffre l'Afrique. Avant de s'en prendre aux Nordistes, Vercingétorix, l'ancien premier ministre, dans un discours enflammé, indexe violemment les Blancs de la Coloniale qui, « comme des carnassiers, s'agitaient autour des colonies, s'enrichissaient en spoliant, en extorquant, en violant, en fouettant les pauvres nègres hilares et insoucians⁹. »

Au Viétoongo donc, l'unité nationale, après 35 ans d'Indépendance, est très fragile. La notion de patrie, de fierté ou de projet national n'apparaît pas dans l'œuvre. D'ailleurs, pour Hortense, à l'instar des équipes de football qui, avant la guerre civile, s'affrontaient au stade de la Révolution de Mapapouville, les Viétoongolais ne se définissent pas en tant que citoyens viétoongolais mais comme Nordistes ou Sudistes. « La composition des équipes montrait à quel point la tribu était établie dans nos esprits, déplore-t-elle, c'était en clair, un match qui opposait les Nordistes aux Sudistes, c'est-à-dire ceux qui avaient le pouvoir contre ceux qui ne l'avaient pas ¹⁰».

3. De l'espace identitaire

3.1. Régionalisme ou tribalisme ?

Nous l'avons compris, chaque Viétoongolais est plus convaincu d'appartenir à une tribu qu'à une nation. Or, le vocable « tribu » est fort peu usité dans le roman. La narratrice lui préfère les termes Nordistes/ Sudistes qui inscrivent la problématique dans une perspective plus régionaliste que tribaliste. Pourtant, la question ethnique, tribale est sous-jacente : Le Nord comme le Sud ne renvoient pas à des communautés homogènes. Il s'agirait plutôt d'une « mosaïque de communautés ¹¹». Plusieurs langues se côtoient au nord et au sud, plusieurs tribus aussi.. Une confusion entre « tribu » et « région » désoriente le lecteur comme le souligne cette phrase du propos liminaire de la narratrice : « Je m'appelle Hortense Iloki, je suis nordiste. A bien voir, je n'aurais pas eu à m'inquiéter puisqu'à ce jour, les miens, c'est-à-dire, les hommes de mon ethnie, sont revenus au pouvoir¹². » Pire, c'est l'affaire d'Okonongo¹³, un conflit entre deux tribus voisines du Nord, qui met le feu aux poudres ! C'est peut-être cette fameuse affaire, du reste, qui permet d'éclairer le lecteur sur les subtilités du tribalisme viétoongolais. Que reproche en réalité le général Edou à cette tribu voisine ? C'est sa trahison à la cause nordiste par l'intermédiaire d'un de ses membres, Ossouki Wapi. En entrant en tipoye dans le village du Ministre de l'Intérieur, le général Edou a tenu à humilier, d'après Christiane, « ce Nordiste qui [a] osé entrer dans le gouvernement de Son Excellence Lebou Kabouya ¹⁴ ». Cette entrée fracassante en tipoye dans le village du concerné, à la face de ses ancêtres, visait également à « clouer le bec¹⁵ » à cette tribu récalcitrante.

Il apparaît qu'au Viétoongo, la tribu s'efface devant la région dès lors que la question du pouvoir se pose. Les tribus du nord comme celles du sud, se rangent, en dépit de leurs différences culturelles ou linguistiques automatiquement autour de l'homme de pouvoir de leur région et aucune trahison dans ce domaine n'est tolérée.

3.2. Géographie et régionalisme

La géographie du Viétongo favorise également le régionalisme. Le pays est très vaste. Juste après son mariage, Hortense quitte son village d'Oweto pour se rendre à Batalébé, la ville natale de son époux, Kimbembe. « Cette traversée pénible et interminable illustre la distance qu'il y a entre le Nord et le Sud¹⁶ » note-t-elle dans ses cahiers. La barrière de la langue se révèle être aussi un frein à la communication Nord/Sud : Hortense, qui vit dans le Sud depuis 16 ans, parle le « Lembé avec un fort accent du Nord ¹⁷ ». Les coutumes sont également différentes : au Viétongo, la mort n'est pas la fin de l'âme, mais les Sudistes n'identifient pas clairement leurs morts, car ceux-ci savent entre eux rétablir la réalité des choses. En revanche, au Nord, les morts sont clairement identifiés, parfois enterrés près de leur case, de sorte que leur esprit ne quitte pas celui des vivants. Le Sud du pays, serait aussi, selon la voix narrative, plus habité, plus riche et plus développé que le Nord. Pour exemple, Hortense remarque pendant son voyage que les villages du Sud ne sont séparés que de quelques kilomètres à peine, et constate que le chemin de fer qui relie Pointe-Rouge à la capitale est inutilisable à cause de la guerre.

Mais que dire des gens du Centre ? Ils se trouvent dans un inconfort, qui cependant, selon les circonstances, peut servir leurs intérêts : les Sudistes pensent que ceux du Centre sont des Nordistes, tandis que les Nordistes renvoient les Centristes au Sud du pays. Enfin, à l'inverse de Pointe-Rouge identifiée clairement comme la grande ville du Sud, Mapapouville, la capitale, est marquée par une culture urbaine composite et hybride. On y parle l'une des deux langues officielles du pays, le français et le lingala, afin de mieux se comprendre entre tribus.

4. Enjeux identitaires

4.1. Des mentalités très clivées

Tous ces éléments entravent les échanges et sont à l'origine de préjugés entre Viétongolais qui se méprisent mutuellement. Peu de Nordistes vivent du reste à Batalébé. La comparaison est éloquente « il y a tellement peu de Nordistes ici, écrit Hortense, que ceux qui y viennent sont visibles comme des mouches dans une casserole de lait ¹⁸. » C'est aussi en raison de cette pénurie de mixité régionale que naît l'amitié entre les deux couples, qui se trouvent dans une situation analogue.

Fatalement, les deux couples du roman et leurs parents sont marqués par le régionalisme dans lequel ils ont grandi. Le père d'Hortense comme la mère de Christiane se méfient de ces hommes venus d'ailleurs; cette dernière est convaincue que « les Nordistes ne sont que des barbares, des goujats, des êtres très jaloux, qui passent

leur temps à battre leurs femmes comme des tapis poussiéreux¹⁹.» Roger Iloki s'oppose, par principe, à l'idée de mariage avec un Sudiste, « une calamité ²⁰» selon lui. Hortense, déjà amoureuse confie que « ce Sudiste ne pourra jamais la regarder de plus près²¹ » et Kimbembe, en guise de compliment, lance à Hortense : « Vous êtes une très belle Nordiste²² ».

Le régionalisme est donc bien présent dans les mentalités du Viétongo ; aussi ne demande-t-il qu'à s'exprimer sous l'impulsion d'un élément déclencheur.

4.2. De la guerre civile comme réponse au clivage régionaliste

Que se passe-t-il après le Coup d'Etat ? Qu'advient-il de la Nation ? En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, l'Etat est coupé en deux. Au Nord, le général Edou a déployé ses milices « les Romains », maîtres de la situation. Le Sud est resté fidèle à l'ancien président Kabouya. Scindée en deux, la capitale est à l'image du pays : le Nord est aux mains des Romains, le Sud à celles des Anacondas, les milices du président déchu avant sa fuite. Quant à l'armée régulière, elle ne peut d'ailleurs, selon Christiane qui suit les informations, plus pénétrer dans les quartiers nord, devenus un vrai *no man's land* encerclé par les Romains. Cette armée régulière n'apparaît qu'une seule fois dans le roman²³ : le lecteur suppose qu'elle se fond très rapidement dans les milices sudistes ou nordistes. Des recrutements de jeunes, ayant subi un vrai lavage de cerveau, s'effectuent dans les deux camps²⁴. Lorsqu'Hortense prend la plume, le général Edou projette d'envahir le Sud du Vietongo. Dans cette quête il rencontre un adversaire de taille en la personne de Ta Kanda, autoproclamé « Vercingétorix » en référence à Vercingétorix le Gaulois qui donna du fil à retordre à Jules César. Ce Sudiste viscéral, premier ministre du président déchu, sème la terreur avec ses milices « Les petits-fils nègres de Vercingétorix ».

Quelles conséquences pour les populations ? Les milices des deux camps s'adonnent au nettoyage ethnique. Vercingétorix, dans son discours à Batalébé, sa ville natale, demande à ses concitoyens de « traquer les Nordistes qui vivent sur les terres [sudistes] et de ramener à ses pieds leur scalp²⁵ ». Les Romains font de même au Nord. Et Hortense de raconter comment une femme du Sud est accusée à tort d'appartenir à la famille de Vercingétorix. « Je ne suis pas de sa famille, je suis de la même région et de la même tribu que lui²⁶ » plaide-t-elle. Pour toute réponse, les Romains s'emparent de son bébé, « l'enfoncent dans un mortier et assène[nt] un coup de pilon lourd et puissant qui repousse le minuscule corps dénudé du bébé au fond du récipient²⁷ ». Image saisissante s'il en est de la violence aveugle qui s'abat sur le pays.

La prise du pouvoir par le général Edou signe le naufrage des deux couples. Une nuit, *les petits-fils nègres de Vercingétorix* organisent une descente chez Gaston et Christiane : après les avoir frappés et pillé leur logement, ils enlèvent le Nordiste qui disparaît. Le lendemain, les chefs de la milice reviennent sur le lieu de leur crime pour « corriger ²⁸», entendez par là violer la « traîtresse [...] qui a ramené sa racaille du Nord dans le district de Batalébé²⁹ ». Les choses sont différentes pour le couple Kimbembe/Hortense. Ce n'est pas la folie meurtrière d'un Etat emporté dans une spirale tribaliste qui détruit leur couple ; celui-ci s'autodétruit par la haine de Kimbembe pour tout ce qui n'est pas sudiste, à commencer par sa propre femme qu'il traite d'abord « d'espèce de Nordiste ³⁰ » et qu'il met en cause dans le changement de régime : « Vous voilà donc revenus au pouvoir, comme d'habitude, par la mitraille ³¹ ». La méfiance et la haine s'installent dans le couple avec comme corollaire la peur qui tenaille Hortense, car Kimbembe, militant convaincu, subit « la pression des Petits fils nègres³² » pour qu'il se débarrasse « avec tact » de cette encombrante épouse. Qu'est devenu l'époux amoureux et le père attentif ? Le jouet d'extrémistes sanguinaires. Hortense décide de fuir « ce bled transformé en piège à Nordistes³³ ».

5. Du régionalisme à l'épreuve du genre

Nous avons vu que les Viétocongolais grandissent dans « l'esprit de la tribu ». Force est cependant de constater, que seul, le personnel masculin de l'œuvre se caractérise par un tribalisme exacerbé et destructeur. Le personnel féminin ne partage pas ce triste privilège. Bien au contraire ! Toutes les femmes du roman incarnent les valeurs d'accueil, d'ouverture à l'autre et elles ne se laissent pas envahir, manipuler par les préjugés identitaires. Pour exemple, l'amitié entre Christiane et Hortense aurait dû voler en éclats étant donné les événements. Cette amitié se trouve en réalité renforcée : « Elle demeurerait mon amie ; ma meilleure amie sinon la seule dans le district ³⁴», confie Hortense, et ce, malgré l'interdit posé par Kimbembé de « fréquenter Christiane, qui l'entête et lui raconte des sonnettes ³⁵».

L'impartialité avec laquelle Hortense relate les événements est aussi significative de son état d'esprit : Nordistes comme Sudistes sont épinglés dans leur stupidité et leur vacuité, au travers notamment, de la guerre de communication à laquelle ils se livrent. Aux « théories sur la supériorité naturelle des Nordistes³⁶ », les Sudistes répondent sur le même ton : « Nous sommes majoritaires. Nous avons le pétrole ; nous avons la mer. Tous les grands intellectuels de ce pays sont des Sudistes. Les Nordistes n'ont que des forêts³⁷. » Et l'énonciatrice d'ironiser sur la bêtise des hommes politiques du Sud comme du Nord : Le général Edou n'a rien à proposer, de toute façon ça n'est pas nécessaire puisque « de sa voix monocorde [...] tout ce qu'il

dit est bon, utile même lorsqu'il bafouille³⁸ » Quant à Vercingétorix, « en sophiste aguerrri ³⁹ », c'est « sa harangue légendaire et ses gestes affectés de comédien raté⁴⁰ » qui achèvent de le discréditer.

Les deux héroïnes principales, Hortense et Christiane, font aussi preuve d'un courage exemplaire devant l'adversité. Christiane, qui a épousé en même temps que Gaston la cause de la justice, refuse de fuir avec son amie. « Partir d'ici, c'est trahir l'homme qu'ils ont injustement capturé, clame-t-elle, c'est renier mes origines ⁴¹». Le courage d'Hortense s'exprime surtout par sa volonté de témoigner. L'accouchement est difficile mais impérieux car la narratrice est animée par « la crainte que la vérité ne se volatilise un jour ⁴²». Aussi écrit-elle dans l'urgence, avec fébrilité comme elle le remarque elle-même : « je dois faire le ménage dans mes feuillets. Tout est en désordre autour de moi. Des pages déchirées. Des morceaux de charbon. Des crayons que je casse à force de les tailler avec un couteau ⁴³».

Enfin, toutes les femmes de l'œuvre semblent reliées par une grande chaîne de solidarité dans un seul but : transmettre au monde entier le malheur qui frappe le Viétongo. C'est Christiane qui souffle à Hortense de se cacher au village de Louboulou, là où personne ne passe jamais. C'est la vieille Mam' Soko qui accueille les fugitives dans sa maison. C'est Maribé enfin, sans doute la seule survivante de ce carnage, qui accomplit le geste final de la mission de sa mère : envoyer le manuscrit en France pour qu'il soit édité.

Aucun homme en revanche, ne trouve grâce aux yeux de la narratrice. Qu'ils soient de simples citoyens, des intellectuels, des fonctionnaires de l'Etat, des hommes politiques, tous, au mieux, sont méfiants, tribalistes et au pire, engagés corps et âme dans un processus d'élimination de « l'autre » sans aucune retenue. Le lecteur est en effet scandalisé par l'attitude de Kimbembe, un professeur de français, qui se laisse aussi facilement « embobiner » par les discours bêtement racistes de Vercingétorix. L'énonciatrice insiste longuement sur la lâcheté des miliciens qui opèrent à bord « d'une Peugeot 504 noire aux vitres fumées [...]». Ils portent des lunettes de soleil, des bérets rouges enfoncés jusqu'aux sourcils⁴⁴ » afin de ne pas être reconnus pendant leur lâche besogne. Quant aux hommes de pouvoir, c'est l'absence de projet politique, économique pour le pays qui les qualifie : le général Edou, travaillé par son égo surdimensionné, veut une revanche : reprendre aux Sudistes son joujou préféré : le pouvoir ; lequel est aussi celui de Vercingétorix qui n'entend pas qu'on le lui dérobe. L'avenir du Viétongo, dont la société est très machiste, est donc bien compromis. Car, ceux à qui on a donné le pouvoir d'agir n'utilisent ni leur intelligence ni leur cœur et celles qui utilisent leur intelligence et leur cœur n'ont que le pouvoir de souffrir.

Deux hommes cependant méritent une attention particulière : Gaston, l'époux de Christiane et le frère de celle-ci, Mpassi Mpassi. Ces deux figures disparaissent très vite de l'intrigue. De fait, Gaston, trop confiant dans l'âme humaine, se laisse cueillir au cœur même de son foyer, et comme l'agneau de la fable, il n'a guère le temps d'« expliquer à ses bourreaux, l'erreur⁴⁵ » dont il est la victime ; Mpassi-Mpassi, le frère rebelle, dont les méfaits à Batalébé et à la capitale scandalisaient sa famille est parti en France, se refaire une virginité. Le roman laisse cependant entendre, que Mpassi-Mpassi, le renégat, celui-là même qui avait écrit à sa mère dans une lettre estampillée rue du Congo à Paris « *Je ne reviendrai plus* ⁴⁶ » se distingue enfin positivement en apportant le manuscrit de la honte chez l'éditeur.

6. Du Viétongo ou du Congo ?

Mais, ce roman de l'injustice, de la cruauté bête des hommes, est-il né seulement de l'imaginaire pessimiste de son auteur ou bien s'appuie-t-il sur une réalité sublimée par le génie créateur de Mabanckou ? Quelle est la part de la fiction ? Quelle est la part de la réalité ? L'œuvre est présentée comme un roman : la diégèse est fictionnelle puisqu'elle relate les aventures de personnages imaginaires : les deux couples, les deux présidents, les milices aux noms très suggestifs : *Romains, Anacondas, Petits-fils nègres de Vercingétorix*. Elle est ancrée dans un pays imaginaire : le Viétongo et dans une temporalité, nous l'avons déjà souligné, très floue : aucune date en effet pour guider le lecteur dans sa découverte des événements.

Cependant nul n'est dupe : on pourrait même affirmer que Mabanckou, avec les qualités de conteur qu'on lui connaît, n'a guère déployé d'efforts pour dissimuler à l'éventuel lecteur son projet : relater la guerre civile qui secoua son pays, le Congo Brazzaville de 1997 à 1999. La toponymie et l'onomastique sont très significatives : la quatrième de couverture présente le Viétongo comme une ancienne colonie d'Afrique centrale et le feuillet liminaire au récit, précise que la capitale du Viétongo, Mapapouville fut l'ancienne capitale de l'AEF (donc Brazzaville). Les toponymes « Viétongo » (Congo) et Pointe Rouge (Pointe Noire) soulignent la couleur politique orientée à gauche du Congo pendant la guerre froide. L'onomastique est aussi très allusive: Edou rime avec Sassou et Kabouya avec Lissouba. Les milices sudistes « anacondas » rappellent furieusement les « ninjas » de B. Kolelas, et les « Cobras » de Sassou. Quant à l'affaire d'Okonongo, elle s'inspire des événements d'Owando, le 10 mai 1997⁴⁷, qui furent l'élément déclencheur de la guerre civile.

Si l'auteur a, sans doute par précaution choisi le genre romanesque, son intention est parfaitement claire : se servir de la plume de son héroïne pour faire connaître au vaste monde un épisode particulièrement douloureux de l'histoire de son pays.

Cri de colère et de souffrance, ce roman est celui de la dénonciation d'hommes politiques sans envergure, qui instrumentalisent l'ethnisme, le régionalisme, pour accéder à de hautes fonctions, ou pour les garder. Ils ne craignent pas de mettre le pays à feu et à sang car seuls leurs intérêts personnels les motivent.

Nous l'avons vu, l'auteur se confond avec la voix narrative, une voix de femme : Hortense, comme toutes les femmes du récit, révèle des qualités remarquables d'ouverture, d'impartialité, mais aussi de dignité et de courage. Est-ce à dire que pour Mabanckou, ce sont les femmes, parce que traditionnellement et naturellement plus attachées aux êtres qu'aux choses, qui détiennent la solution ?

En choisissant de « raconter » la haine tribale et les violences qu'elle suscite à travers le parcours de deux couples dont l'avenir est détruit, l'auteur suscite non seulement l'empathie du lecteur pour la cause des justes et des faibles, mais lui rappelle aussi les guerres civiles, parce qu'elles s'en prennent au socle de la société qu'est la famille, laissent des blessures mal cicatrisées, qui, à la moindre occasion ne manqueront pas de se rouvrir ; car, il est rare, surtout en Afrique centrale, que les guerres tribales débouchant souvent sur de massacres à grande échelle, voire des génocides, trouvent réparation.

Conclusion

L'œuvre d'Alain Mabanckou est très appréciée, particulièrement en Occident. Ses personnages, hauts en couleurs, aux aventures cocasses, évoluant dans une Afrique riche de ses traditions mais aussi de ses mutations, plaisent au public tout comme sa verve truculente et son style inimitable. Le roman que nous avons étudié ne s'inscrit pas dans cette veine. Avec une grande sobriété, il peint la face sombre de l'Afrique, en proie à ses démons identitaires, « la peste du Viétongo⁴⁸ » comme le souligne Hortense Iloki, en référence à l'œuvre de Camus qu'elle affectionne. Et l'auteur de guider la plume de son héroïne pour s'enquérir d' « un bon docteur qui s'appellerait de préférence Bernard Rieux, comme dans *La Peste*⁴⁹ ». Où est-il en effet, ce leader charismatique africain ? C'est cette interrogation inquiète que suscite ce poignant récit et installe son auteur parmi les grands romanciers engagés de la sous-région.

Bibliographie

- Dongala, E. 2002. *Johnny chien méchant*. Paris : Le Serpent à plumes.
Mabanckou. A. 1998. *Bleu Blanc Rouge*, Paris : Présence africaine.
Mabanckou. A. 2015. *Petit Piment*. Paris : Seuil.
Mabanckou. A. 2002. *Les petits-fils nègres de Vercingétorix*, Paris : Le Serpent à plumes.

Ngama Ngankoma.Y. *L'écriture de la guerre chez A. Mabanckou et E.Dongala*, *Revue des Ressources*, www.Larevuedesressources.org. [consulté le 18/04/2016].

Notes

1. Mabanckou, A.1998. *Bleu Blanc Rouge*. Paris : Présence Africaine.
2. Mabanckou, A.2015. *Petit Piment*. Paris: Seuil.
3. Mabanckou. A.2002. *Les petits-fils nègres de Vercingétorix*. Paris : Le Serpent à plumes.
4. Id, p. 116.
5. La narratrice est née après les Indépendances et a grandi pendant la période socialiste. Mariée à 17 ans, elle est l'épouse de Kimbembe depuis 16 ans au moment des faits. On peut donc penser qu'elle est âgée de plus ou moins 35 ans.
6. Id, p. 140.
7. Id. p. 248.
8. Id, p. 149.
9. Id, p. 202.
10. Id. p. 213.
11. Id, p. 10.
12. Id, p.10.
13. A peine rentré d'exil, le général Edou entreprend un voyage dans le Nord pour préparer les élections présidentielles. Flanké de ses « Romains », il entre en tipoye à Okonongo, une localité proche de son village natal et dont le ministre de l'Intérieur du président Kabouya est originaire. S'en suit un grand désordre entre les partisans du ministre et ceux du Général. Les Romains tirent dans le tas. Bilan : une centaine de morts. Cette affaire s'exporte à Mapapouville car le ministre déplore à la radio la perte de son oncle et de sa mère lors de cette boucherie. Le président Kabouya envoie ses milices « les anacondas » à la résidence du Général Edou, dans le nord de la capitale. C'est le début de la guerre.
14. Id, p. 178.
15. Id, p. 178.
16. Id, p. 159.
17. Id, p. 110.
18. Id, p. 164.
19. Id, p. 87.
20. Id, p. 138.
21. Id, p. 125.
22. Id, p.133.
23. Id, p. 183.
24. La thématique des enfants-soldats durant la guerre civile au Congo a fait l'objet d'un roman de Dongala. E. 2002. *Johnny chien méchant*. Paris : Le Serpent à plumes.
25. Id, p. 219.
26. Id, p. 221.
27. Id, p. 221-222.
28. Id, p. 53.
29. Id, p. 52.
30. Id, p. 192.
31. Id, p. 192.
32. Id, p. 224 : « Il devait leur promettre de s'en occuper personnellement. »

33. Id, p. 227.

34. Id, p.57.

35. Id, p. 192.

36. Id, p. 190.

37. Id, p.216.

38. Id, p. 207-208.

39. Id, p. 198.

40. Id, p. 197.

41. Id, p. 47.

42. Id, p. 11.

43. Id, p. 234.

44. Id, p. 39.

45. Id, p. 51.

46. Id, p. 89.

47. Le 10 mai 1997, l'arrivée à Owando de Denis Sassou Nguesso en tournée pré-électorale est perturbée par les partisans de Joachim Yhombi Opangho, centriste et ancien président de la République, qui s'opposent à son entrée en tipoye dans leur fief. Un militant proche d'Yhombi Opangho, soupçonné d'en vouloir à la vie de Sassou Nguesso est abattu par la garde personnelle de l'ancien président. Sassou Nguesso persiste à entrer en tipoye dans la ville. Le lendemain, il y tient un meeting. Ses milices, les Cobras, pour garantir sa sécurité, tirent en l'air, mais tuent douze personnes.

48. Id, p. 172.

49. Id, p. 172.